

Introduction

Ce livre est tiré d'une rencontre insolite qui a eu lieu à Marseille en mars 1994 et qui a réuni des journalistes de presse écrite originaires du Bassin méditerranéen ; rencontre qui a été pour eux un moment de réflexion pendant lequel ils ont pu discuter très librement des enjeux éthiques, politiques et personnels liés à leur métier. A ce titre, il intéressera les professionnels de l'information ainsi que ceux qui souhaitent le devenir. Les questions débattues, même si elles font référence à une actualité précise, renvoient à des problèmes qui se posent de façon récurrente et que tout journaliste, à quelques nuances près, est amené à rencontrer au cours de sa carrière.

Par sa présentation quelque peu informelle et par son contenu même, l'ouvrage restitue leur poids de vécu aux parcours et aux témoignages rapportés par les participants. A cet égard, le lecteur « non-initié » et tout simplement curieux des choses de son temps trouvera également matière à réfléchir et à découvrir sur ce congénère autrefois mythifié, aujourd'hui décrié : le journaliste.

Ce colloque auquel ont participé des journalistes âgés de 25 à 65 ans, algériens, anglais, chypriotes, égyptiens, français, israéliens, libanais, marocains, palestiniens, espagnols, tunisiens, turcs... a été organisé par les éditeurs de trois publications : la revue *Méditerranéennes* à Paris, l'hebdomadaire *cuatro Semanas* à Barcelone et le journal *Al-Siassa Al-Dawliya* au Caire.

Les ateliers furent l'occasion de se pencher sur certaines questions rarement évoquées, mais centrales pour la profession. C'est ainsi qu'un des participants résuma : « *Je passe mon temps avec des journalistes et nous parlons toujours de l'actualité, de ce qui se passe... mais jamais de notre métier.* »

Les journalistes, dont nous vous présentons ici les interventions, ont eu ainsi l'occasion de réfléchir ensemble sur leurs itinéraires personnels, sur les difficultés rencontrées dans la pratique de leur métier dans leur pays et sur les stratégies développées, avec succès ou non, pour faire face à ces problèmes.

Témoin objectif, témoin engagé ?

Jusqu'à quel point est-il possible d'être objectif ? Le reporter professionnel est un membre de la société dans laquelle il travaille ; il y a un positionnement ainsi que des convictions politiques. Il est facile de dire qu'il devrait mettre de côté la politique pour faire preuve « d'objectivité », mais à l'examen, les exemples concrets évoqués durant la table ronde révèlent de sérieux problèmes.

Introduction

Pour Rolly Rosen, reporter israélienne, la couverture d'un conflit interne aux Palestiniens, une intrigue où se mêlent politique et tragédie humaine, l'a amenée à réfléchir longuement sur son rôle en tant que journaliste israélienne et en tant que femme. La recherche de l'objectivité ne l'a pas pour autant conduite à faire l'impasse sur ses valeurs, ses convictions et la place qu'elle s'est donnée dans la société ; c'est ainsi qu'elle découvre que bien que sensible aux aspirations palestiniennes et hostile à l'occupation des territoires, elle reste citoyenne israélienne (donc « suspecte » dès lors qu'elle enquête sur une question palestinienne) ; elle reste également une femme (à ce titre elle a des réactions qu'elle trouve loin d'être objectives) et elle reste un être humain (quelqu'un qui va laisser tomber son travail lorsqu'une vie est en jeu !).

Paul Balta, correspondant du *Monde* à Alger dans les années 70 évoque la difficulté qu'il a alors rencontrée : comment écrire sur l'Algérie de Boumédiène pour un lectorat français encore très hostile dans les années qui suivent l'indépendance.

Pour Ghania Mouffok, la question de l'objectivité se pose lorsqu'elle se retrouve avec un groupe de journalistes, toutes des femmes non-algériennes à qui l'on tend un foulard avant de leur permettre l'accès au rassemblement islamiste qu'elles doivent couvrir. Elle préfère refuser de mettre le déguisement que ses autres collègues enfilent en riant et de ce fait elle prend personnellement position. Elle connaît plus tard une autre situation où ce sont de simples considérations professionnelles qui l'emportent : c'est lorsque la presse décide d'ignorer les grandes manifestations islamistes. Ghania Mouffok se refuse à pratiquer cette autocensure et continue de couvrir les activités du FIS au risque d'être accusée de faire son jeu.

Censure et autocensure

La censure flagrante, celle qui consiste à saisir et à confisquer les journaux contenant des articles gênants, celle qui suspend des publications d'opposition, cette censure est un problème constant pour nombre de pays du pourtour méditerranéen. Mais au-delà de cette pression exercée directement par l'Etat, pullulent quantité d'autres formes de contraintes qui pèsent sur les journalistes et qui visent à contrôler ce qui doit être publié et ce qui ne doit pas l'être.

En Israël par exemple, la situation est paradoxale : la presse elle-même est remarquablement libre et critique, tout en se soumettant à une censure militaire qui peut se révéler extrêmement sévère. En Turquie, les journalistes bénéficient apparemment d'une liberté illimitée tout en ayant à composer avec des pressions très fortes. Ils travaillent entre la peur des représailles du PKK – ce qui limite la couver-

ture de la question kurde –, une surveillance policière intense qui fait obstacle à toute enquête sur ce même sujet et les contraintes économiques et politiques qui, en arrière-plan, conditionnent l'exercice de leur métier en général. C'est aussi le cas de l'Égypte où en dépit d'une assez grande liberté d'expression, l'on voit que tous les grands journaux appartiennent à l'État. Il en résulte que l'autocensure est largement pratiquée, que ce soit au niveau du choix des sujets ou de la manière de les aborder.

Comme plus d'un journaliste l'a fait remarquer, l'autocensure, pratiquée par ceux qui rapportent ou analysent les informations pèse d'un poids d'autant plus lourd qu'elle est parfois inconsciente, tout à fait intégrée à la subjectivité. Elle peut influencer le choix des sujets, la façon de traiter ou d'ignorer certains aspects de ces mêmes sujets et jusqu'aux mots utilisés.

Conscient de cette pesanteur, le journaliste peut alors chercher à tourner l'interdit en utilisant un code grâce auquel il va pouvoir dire certaines choses malgré tout. Cet exercice comporte cependant des risques.

Samir Kassir le souligne très clairement – et son témoignage est précieux du fait de sa double expérience de journaliste sur les deux rives de la Méditerranée –, l'utilisation du « code » peut aller très loin puisqu'il « *devient si prégnant qu'il finit par modeler l'expression comme l'esprit des journalistes dont il tarit très vite la curiosité et qu'il génère une déperdition des techniques journalistiques.* » Chaque culture édicte ses règles à suivre en ce qui concerne le non-publiable. Lorsque ces règles deviennent des limites que l'on s'impose spontanément, on attend du lecteur qu'il soit initié et qu'il comprenne les allusions et les silences au sein même du processus de communication. On arrive à un jeu de miroirs : les journalistes finissent par écrire entre les lignes, pour des lecteurs qui lisent eux aussi entre les lignes.

Périodes de crise

Ces contraintes qui sévissent en temps normal se trouvent considérablement amplifiées en périodes de crise. Lorsqu'une société est très politisée ou qu'elle connaît de violents conflits, la presse subit une pression très forte qui la pousse à se faire l'écho de telle ou telle idéologie ; ce qui n'a plus rien à voir avec sa vocation idéale de presse objective et libre. A Chypre par exemple, Zenon Stavrinides constate que la presse des turcophones et des grecophones fonctionne principalement comme auxiliaire des deux communautés nationales antagonistes, renforçant chaque camp dans ses positions respectives.

De même la presse palestinienne, décrite par Majda El Batsh et Ruba Hussari, est façonnée non seulement par l'occupation et la cen-

Introduction

sure israéliennes, mais aussi par le climat extrêmement politisé qu'entretiennent l'OLP et les autres mouvements palestiniens.

A cet égard, la presse occidentale n'est pas épargnée. Si les journalistes du Moyen-Orient rencontrent une censure ouverte et flagrante, les pressions que subissent leurs collègues européens, bien que moins spectaculaires, n'en sont pas moins efficaces. L'exemple en est celui de la guerre du Golfe, un cas d'école qui est largement évoqué dans cet ouvrage. Robert Fisk, à l'époque correspondant de guerre, témoigne du conformisme des reporters qui s'inclinent volontairement devant les exigences de la censure militaire américaine et adaptent leurs reportages aux images diffusées par CNN.

Michel Vauzelle, à l'époque porte-parole du président Mitterrand et envoyé en mission auprès de Saddam Hussein, fait part de ses inquiétudes sur l'avenir de la région et renvoie la balle dans le camp des journalistes qui pour lui ont un rôle crucial à jouer sur ce plan.

L'impact de l'audiovisuel

La nouvelle donne et les énormes enjeux politico-financiers que représente l'audiovisuel en Europe et dans le reste du monde ont été largement débattus. Pour certains sur la rive nord, l'audiovisuel par ses dérapages récents, son culte de l'immédiateté, son absence de recul et d'analyse, représente une sorte de mal absolu. Ignacio Ramonet dresse sur ce point un portrait inquiétant de la formidable puissance de l'image et de ses conséquences sur le métier.

Pour d'autres, eux aussi gens de presse écrite mais originaires du sud, le câble et le satellite sont d'abord des moyens de pallier les manques de l'information locale, de tourner les interdits divers pesant sur elle. C'est ce que montre Akram Belkaïd lorsqu'il décrit l'enthousiasme des Algériens qui s'équipent en paraboles. S'informer donc, et même accéder à la « modernité » comme le souligne Marc Saiegh qui révèle cette dimension inattendue à l'influence de la télé étrangère dans les pays arabes : lorsqu'elle permet l'infiltration des valeurs de la modernité déjà adoptées par les élites locales. « *Le produit importé fait le travail de modernisation sociale et morale* » qui ne peut être pris en charge directement par les autorités.

Une différence de degré ou de nature ?

Faut-il mettre tous ces problèmes sur le même plan ? Durant la table ronde, Dominique Vidal a exprimé ses doutes.

D'un côté, les journalistes turcs, algériens, palestiniens décrivaient leurs conditions de travail – et pour certains les menaces de mort, le poids très lourd de la censure et l'interférence de l'armée. De l'autre, les reporters de la presse occidentale évoquaient des problèmes diffé-

rents : comment rester fidèles à ses idéaux politiques dans l'exercice du métier, comment lutter contre la pression qui veut que l'on présente l'événement sous un certain angle, ou comment faire face à la concurrence de l'audiovisuel.

Si cette distinction mérite attention, il n'en reste pas moins comme le soulignait Carlos Gabetta, que sur le fond la vraie question semble être celle des rapports de la presse avec le pouvoir : « *Chaque journaliste doit faire face, d'une part au pouvoir d'Etat quel qu'il soit et d'autre part au pouvoir de ses patrons qui autrefois étaient propriétaires d'une radio, d'un journal et qui maintenant, ont un pouvoir immense du fait de leurs activités très diversifiées et très imbriquées avec la politique. A cela s'ajoute le pouvoir – illégal –, mais réel et menaçant, des extrémistes de toutes sortes.* » Pour Gabetta, ces problèmes sont donc communs à tous, même s'ils se présentent sous des formes différentes.



Plusieurs des articles présentés ici ont été remis en forme après la conférence ; d'autres ont été retranscrits à partir de l'enregistrement des interventions orales. Certains textes ont été écrits ou présentés en français et d'autres ont été traduits de l'anglais ou de l'arabe. Parmi ces communications, deux ont été transmises par leurs auteurs qui n'avaient pas pu se rendre à Marseille, mais qui tenaient cependant à témoigner : le journaliste libanais Gihad Elzein et la journaliste palestinienne Ruba Hussari. Pour cette dernière, son texte figure dans un ouvrage publié en arabe par Muwatin (Palestinian Institute for the Study of Democracy, Ramallah, 1993).

Nous avons transcrit les parties les plus vivantes du débat qui suivait chaque intervention durant la table ronde. Nous avons inclus ces échanges afin de communiquer la spontanéité, la pertinence et la vivacité des discussions qui ont eu lieu à l'intérieur du groupe.

La réalisation de l'ouvrage à partir des notes, articles et enregistrements a été menée à bien par un comité éditorial constitué de Ghania Mouffok, Luc Chaulet et Anne Gibault, sous la direction de Kenneth Brown et Hannah Davis Taïeb.

Il en existe une version en espagnol, publiée sous la direction de Carlos Gabetta et une version en arabe publiée sous la direction de Osama El Ghazali Harb.

La table ronde et cette publication s'inscrivent dans le cadre du programme Med-Media de l'Union européenne qui a pour objectif de créer des réseaux de coopération entre des professionnels des médias en Europe et dans le Bassin méditerranéen. Nous remercions l'Union

Introduction

européenne et les responsables de Med-Media pour l'aide qu'ils ont apportée à ce projet. Nous remercions également par l'intermédiaire de son président, M. Henri Roux-Alezais, la Chambre de Commerce et d'Industrie de Marseille qui a généreusement offert son soutien et contribué à l'excellent accueil fait aux participants de la rencontre de mars 1994.

Un autre remerciement s'adresse aussi à la ville de Marseille et à son maire, Robert Vigouroux, ainsi qu'à Robert Ilbert, directeur de la Maison méditerranéenne des sciences de l'Homme ; pour cette dernière institution, une pensée reconnaissante est adressée à Véronique Raguséo qui a pris en charge du début à la fin toute l'organisation sur place de la table ronde.

**KENNETH BROWN
CARLOS GABETTA
OSAMA EL GHAZALI HARB
HANNAH DAVIS TAÏEB**